

PÉDAGOGIE FREINET ET PÉDAGOGIE TRADITIONNELLE AFRICAINE

Toute pédagogie sous-tend une certaine idée de l'homme et partant de la société. En effet, l'éducation n'est pas innocente, elle est en quelque sorte le viol d'une conscience par la culture et vise à faire du petit de l'homme un être social, membre d'une communauté qui a ses valeurs propres : religion, économie, art, famille... En somme derrière toute pédagogie se dessine en filigrane une conception de l'homme : homme objet ou homme sujet, homme esclave de la société torpillé par un appareil socio-économique ou homme centre de l'économie, point de départ et d'aboutissement de toutes les structures socio-économiques et culturelles.

C'est conscient de cette idée que tout choix d'une pédagogie est ipso-facto un choix de l'homme et de la société, que nous allons essayer d'établir un parallèle entre la pédagogie Freinet basée sur l'expérience et le tâtonnement et celle des sociétés traditionnelles africaines traitées de «barbares, sauvages, primitives» par les impérialistes occidentaux, notamment Français et Anglais, qui sous prétexte de «civilisation» ont entrepris des œuvres de destruction de ces sociétés par leurs missionnaires, administrateurs et commerçants et continuent à le faire dans le cadre du néo-colonialisme.

La notion de vie

La notion fondamentale qui régit la société traditionnelle africaine noire est la notion de vie. La vie est la chose la plus sacrée du monde. L'être humain étant l'expression par excellence de cette vie, il devient le centre, la préoccupation fondamentale de la société. Disons tout simplement que le système socio-culturel traditionnel est soucieux de l'homme : la «grande famille» est au service de l'individu pour lui apporter sécurité affective et matérielle, le temps et l'économie sont au service de l'homme. On a toujours le temps pour faire ce que l'on a envie de faire, surtout pour communiquer avec autrui, on produit selon le besoin du groupe et non selon la loi de rentabilité, de maximalisation du profit. En bref, comme dit Louis-Thomas Vincent : «Nul groupement humain n'a peut-être jamais fait autant pour assurer le parfait équilibre et le plein épanouissement de ses membres que la communauté noire africaine.» (1)

Compte tenu de cette idée de l'homme, l'éducation négro-africaine traditionnelle apparaît avant tout comme une intégration. Il s'agit de faire passer le nouveau-né du cosmique à l'humain et au social, de lui conférer un statut de personne non seulement en soi mais encore et surtout pour autrui et par autrui. Statut d'humain d'abord et d'adulte ensuite.

Cette acquisition du statut d'humain peut se faire de deux façons :

— Premièrement par une éducation diffuse mais permanente, basée sur l'imitation : l'enfant imite les aînés, essaie de s'identifier à eux dans son comportement. Dans ce cas tout l'environnement physique et humain devient le cadre de référence de l'enfant. Ce genre d'éducation est non



systématique. En d'autres termes, c'est le début de l'école de la vie et par la vie, de l'expérience, de la connaissance empirique.

— Deuxièmement par l'initiation : genre d'examen de passage d'une étape de la vie à une autre plus importante : passage de l'enfance à l'âge adulte, par exemple, passage ressenti de façon critique, pénible. Pendant la période initiatique, il y a un enseignement systématique de l'histoire, de la religion, des us et coutumes de la communauté accomplis par certains vieux dépositaires des valeurs de la société. Notons cependant que ces deux genres d'éducation ne sont pas incompatibles d'une part et que toutes les sociétés n'ont pas de système initiatique d'autre part.

L'initiation

Pour illustrer notre comparaison pédagogie Freinet et pédagogie traditionnelle négro-africaine, nous allons prendre un exemple dans une société d'initiation : Les Bambaras du Mali (je fais confiance à votre connaissance de la géographie africaine). Dans la société bambara, pour arriver au stade d'homme accompli, il faut passer par six étapes initiatiques appelées Dyows. La première étape dénommée le N'Domo, réservée uniquement aux enfants, mérite d'être décrite et analysée.

(1) Louis-Vincent Thomas et René Luneau, *La terre africaine et ses religions*, Larousse Université.

(2) La notion d'enfant est très large en Afrique : elle ne renvoie pas à la jeunesse effective d'un individu mais à sa hiérarchie dans le lignage et dans le système général des classes d'âges. Ainsi un neveu dont l'âge effectif est de 30 ans est toujours un enfant pour ce jeune oncle de 20 ans et un vieux de 70 ans est un enfant pour un autre de 80 ans.

Tout d'abord il faut souligner que cette étape se réalise dans une confrérie réservée aux enfants incirconcis (de 5 à 12 ans) (2).

Le N'Domo vise à faire de ces incirconcis, des connaisseurs de leur état d'humain. Il essaie de répondre à la question que l'enfant se pose sur son origine : c'est l'enseignement de la connaissance de soi. C'est la rencontre de l'homme en chair et en os. C'est pourquoi le N'Domo est assimilé aux pieds et à la jambe, points d'appui et bases du corps, car comme eux il constitue le piédestal de l'enseignement : il décrit l'homme naturel que les autres initiations instruisent chacune à sa manière. En résumé le N'Domo s'adresse à l'homme présocial, à l'individu sur le point de s'intégrer dans la communauté.

Société « infantine » par excellence, le N'Domo n'en est pas moins organisé sur le schéma des Dyows des adultes. A la tête se trouve un chef qui détient l'autorité qu'il partage avec deux aides : le sacrificateur et le chef des « chaînes ». Il y a là l'idée de collégialité du pouvoir. Le chef est désigné par le conseil sortant et ses associés par les initiés eux-mêmes. Pendant la période initiatique les enfants « bilacoro » (incirconcis) séjournent dans des enclos qui leur sont uniquement réservés et dont ils ont été les constructeurs. De plus, des sacrifices et des danses sont à exécuter par les initiés. Ils sont les artisans de leurs autels, de leurs instruments de musique et de leurs danses. La fin de l'initiation est marquée par des réjouissances et pour assurer à la cérémonie de sortie l'éclat nécessaire, la confrérie a recours à quatre sources de revenus :

1. L'exploitation de son propre champ.
 2. Les cotisations de ses propres membres.
 3. La location des divers travaux et la quête.
- Il y a là une expression de l'autogestion.

Quels sont les enseignements de cette pédagogie bambara comparée à la pédagogie Freinet ? D'ores et déjà nous pouvons trouver une certaine similitude entre elles.

Ces deux pédagogies partent de la vie, de l'expérience en un mot. La pédagogie bambara est le fruit de la sagesse des ancêtres, de l'observation quotidienne de la nature humaine. Les pédagogues bambaras et d'une façon générale les pédagogues africains traditionnels se sont rendu compte comme Freinet et avant lui qu'il y a plusieurs rythmes de vie et dans la vie et que l'éducation doit les respecter. La vie et le rythme de vie d'un enfant sont différents de ceux d'un adulte. Et c'est pure folie d'attendre de l'enfant la « sagesse » ou la « politesse » de l'adulte.

Il est plus normal pour un enfant d'être turbulent, « cochon », « tête en l'air », pleurnichard, que d'être calme, « propre », « réfléchi ». Ce que les adultes appellent la « bêtise » de l'enfant fait partie de sa nature. Aimer l'enfant, c'est d'abord accepter et aimer cette « bêtise ».

Cela explique pourquoi, dans la société négro-africaine traditionnelle, jusqu'à « l'âge de raison », qui est avant tout social, tout est permis à l'enfant ; la notion du bien et du mal n'existe pas pour lui, car un enfant très frustré fera un adulte moins équilibré donc plus dangereux pour l'équilibre de la société.

C'est parce que les pédagogues traditionnels africains et Freinet ont pris conscience de l'existence d'une nature infantine qu'ils ont prévu un monde de l'enfant dans l'organisation de la société. Et c'est l'enfant seul qui est le plus habilité à organiser son monde, d'où l'idée d'autodétermination, d'autogestion, en somme d'auto-création, que nous retrouvons dans les deux genres de pédagogie. De plus ces deux pédagogies insistent sur l'éducation collective. Dans le N'Domo il n'y a pas de compétition entre les initiés : le plus âgé de la classe et le plus jeune sont soumis à la même discipline. L'exploitation

de la ferme est faite collectivement, la caisse est collective. Ne trouvons-nous pas là les idées d'une « école » du peuple de la pédagogie Freinet ?

Telles sont les observations que j'ai pu faire en lisant les œuvres de Freinet et en faisant retour aux sources africaines. Point n'est besoin d'insister sur la différence de deux pédagogies. Ce qui est essentiel c'est de noter que des pédagogues africains analphabètes et un occidental lettré comme Freinet, parce qu'ils aiment l'enfant, ont eu la même intuition qui a dicté leurs pédagogies : « *L'enfant est de même nature que l'adulte* » (invariant n° 1) malgré le contenu de vie fragile qui l'exprime.

En dépit de la validité universelle de ces principes pédagogiques, vu qu'on les retrouve dans la société africaine, aucun gouvernement ne s'en est inspiré pour une véritable politique de l'éducation, de sorte que l'école « moderne » que nous africains francophones jugeons comme telle parce que « made in Paris » (et qui est traditionnelle pour Freinet) a détruit cette sagesse pédagogique des ancêtres.

Si la réforme Haby devient une réalité en France, elle le sera dans la même année dans la plupart des pays francophones africains. Voyez jusqu'à quel point nous sommes indépendants !

Ce que Freinet appelle une pédagogie traditionnelle est pour nos dirigeants du « modernisme » et ce qui est moderne pour Freinet et que nous retrouvons dans nos traditions ancestrales est qualifié de « traditionnel » par nos dirigeants.

Je suis « paumé », car c'est le monde à l'envers...

Un hors-frontière qui attend le dialogue :
Zombra MAHAMADOU
(Haute-Volta)

